



# A LA RECHERCHE D'UN STANDARD

# Contre le Militarisme

Nous n'aimons guère ce mot devenu ces dernières années particulièrement à la mode dans les milieux ouvriers et surtout patronaux. Mais les convenances personnelles s'affacent devant les choses et davantage devant les faits ; si standard évoque la division à l'extrême du travail, la spécialisation de l'individu, le morcellement de l'effort humain, l'abrutissement collectif par le travail à la chaîne, il représente néanmoins l'accroissement illimité de la production. L'on applique actuellement la standardisation dans tous les domaines, industriels et agricoles, par la recherche de types au prix de revient le plus bas, que l'on reproduit ensuite sur une vaste échelle. L'on désigne aussi par standard le niveau de vie de l'individu et, selon ses ressources, l'on dit qu'il a un standard bas ou élevé. Celui-là seul, présentement, nous intéresse.

Les difficultés économiques qui nous étreignent ne semblent pas apprendre grand'chose à ces fameux techniques de la production. Après avoir saturé les marchés, ils restent cois devant le chômage. Les usines marchent au ralenti et la sous-consommation est générale pendant que les magasins regorgent. Le seul remède qu'ils ont trouvé consiste à rognier les salaires. Il y a deux ans, l'exemple vint d'Allemagne ; l'Angleterre, la France amorcèrent ensuite la tentative avec succès. Ces précédents établis, la campagne s'amorce pour généraliser la mesure, alors que le chômage menace de plus en plus. Ainsi l'on tient la classe ouvrière responsable des « erreurs » qui l'ont conduite où elle est. Et, bien qu'elle soit toujours tenue en sujet, on prétend l'obliger, à ses dépens, à remédier à une crise dont la responsabilité incombe à ces fameux cartels qui ont fait surprise en observant pour eux la plus-value due à la division de travail.

La standardisation n'a profité qu'au patronat, car l'ouvrier n'a jamais vu son salaire doubler ni tripler, alors que sa production a été augmentée dans des proportions souvent plus grandes. D'ailleurs, où sont-ils ces soi-disant hauts salaires et qu'en reste-t-il après un mois de chômage ? Les statistiques du commerce nous renseignent à ce sujet : il y a mévente, la classe ouvrière est réduite à la portion congrue, entraînant dans sa misère le commerce et provoquant des faillites. Par contre, le surprofit acquis par le patronat dans les périodes de pleine thore n'est pas détruit ; il est conservé sous forme de stocks, de réserves, d'armoissements, de comptes en banque inactifs, d'immobilisations déguisées ; il est, de la richesse, accumulée, la spoliation d'où naît la misère et qui écrase le producteur privé de ressources. L'accumulation des produits ferme le cycle des échanges et du travail ; elle affame le producteur en attendant de le réduire à la mendicité, dont le secours-chômage, en Allemagne, en Angleterre, etc., représente le type de la charité auxquels sont contraints les Etats industriels envers les chômeurs.

Pour remédier à cet état de choses, on s'est avisé qu'il convenait d'abaisser les prix de vente en diminuant les salaires, comme si l'on pouvait diminuer la rémunération de l'ouvrier tout en augmentant sa capacité d'achat ! C'est pour le patronat une solution parfaite et égoïste, dont les résultats seront nuls, car ils ne pourront qu'accroître les stocks, la capacité d'achat de la classe ouvrière étant moindre pour une production égale, sinon accrue. Ainsi envisagé, le problème est insoluble. Cette question des salaires inquiète les hautes sphères ouvrières. M. Albert Thomas, directeur du Bureau international du travail, lors d'un récent congrès « pour le progrès social », devant un auditoire composé de patrons, de ministres, etc., s'est attaqué avec raison à l'économie libérale. Un ordre du jour, dont nous exerçons les lignes qui suivent, fut voté :

« L'association pour le progrès social ne saurait admettre d'autres solutions au problème des salaires que celles qui contribuent à l'élevation du niveau de vie des masses populaires. »

« L'association reconnaît qu'une hausse des salaires réels (1) est liée partiellement à une augmentation de la production générale qui est conditionnée dans une très large mesure par la disparition des barrières douanières. »

« L'association estime par ailleurs qu'en période de dépression économique la baisse des salaires réels n'est pas le moyen approprié pour atténuer les difficultés, mais, au contraire, entrave la reprise de l'activité économique au lieu de la faciliter. »

Salaires réels ? Qu'est-ce que le salaire réel ? Sera-t-il celui qui permettrait le rachat intégral du produit ? Mais alors, nous serions près de la justice si les patrons consentaient à payer le salaire réel aux travailleurs, car, à ce moment, il n'y aurait plus de profit, plus de théâtrisation, plus d'accumulation de produits, plus d'économies, plus de capital ; le travail deviendrait la véritable valeur : production et consommation s'équilibreraient, les produits s'échangeraient contre des produits ; nous aurions enfin trouvé l'équilibre entre deux termes contraires : nous aurions enfin trouvé l'équilibre entre deux termes contraires jusqu'à ce jour, et le fameux standard sur lequel buttent, sans le voir, tous les économistes libéraux : chacun consommerait selon ses besoins, sans être contraint à se priver et à chômer plusieurs mois par an ; le travail aurait la consommation comme régulateur.

Mais le grand patronat n'a pas ce point de vue. Il juge le salaire réel d'inspiration révolutionnaire. Pour lui, le salaire se définit selon les circonstances et les possibilités. Quand le travail est abondant, il l'élève afin d'avoir de bons ouvriers, de bons techniciens ; quand le travail est rare, il l'abaisse, le rogne le plus possible. En un mot, je salarie le meilleur pour un patron est le salaire le plus bas.

Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir dans un régime basé sur le profit, de salaire juste ; il varie de métier à métier et par catégories de métier. Un bijoutier gagne souvent plus qu'un ingénieur, un métallurgiste qui travaille pour la guerre davantage que celui qui fait des tracteurs, un garde municipal ignare gagne davantage qu'un instituteur ou qu'un pionnier, etc. Et, bien entendu, nous ne faisons pas.

(1) Souligné par nous.

sous pas de parallèle entre la rémunération du patron, des hauts fonctionnaires et celle de l'ouvrier ou de l'employé. Il est, en outre, des plaisirs réservés aux aristocrates de l'argent, de même qu'ils ont droit à une nourriture choisie, à des laisirs raffinés que la plèbe ignore, et même, lorsqu'ils sont malades, à des soins que n'aura jamais l'ouvrier ; le standard de vie des classes élevées n'est comparable en rien avec celui des salariés.

Quand la situation est mauvaise, le patronat voit les choses sous un tel angle qu'il ne peut concevoir un certain abandon de ses priviléges ; il ne veut rien lâcher de ses prérogatives ; il fait accréder la presse le mensonge des hauts salaires ; il fait au travailleur une réputation de neiger disposant de ressources qu'on semblerait lui envier. Pourtant, qui s'offre des voyages d'agrément l'été à la mer, l'hiver à la montagne, dans des palaces luxueux ? Qui gaspille des sommes folles dans des salles de jeu, maisons closes et autres lieux plus ou moins bien famés, entretiennent ainsi de louches parades ? Ce sont des ouvriers, bien sûr !

Après avoir imposé au travail des méthodes qu'il dépravait et qui se sont avérées contraires à l'intérêt général, le patronat prétend prélever sur l'ensemble des sommes nécessaires pour pallier au grâchi financier dont il porte seul la responsabilité. Après avoir détruit le droit au travail en l'accumulant d'une façon inconsidérée, voilà qu'il menace notre droit à la vie en rognant sur notre nécessaire. La féodalité, que l'on croyait morte il y a cent cinquante ans, redresse la tête, plus arrogante, plus opulente que jamais ; aujourd'hui, comme aux temps des Jardines et des manifestations d'ouvriers de 1848 demandant le droit au travail, le même problème se pose : l'homme a-t-il le droit de vivre de son travail ?

BERNARD ANDRE.

## Les catholiques et la paix

Dans une lettre laudative adressée à Briand par le très catholique Franciscus Gay, il relève le passage suivant : « Nous entendons répudier hautement toute solidarité avec d'autres formes, peut-être plus modérées, du même chauvinisme, que nous croyons et que nous savons parfairement contrarie à la doctrine de paix de l'Évangile et de l'Eglise. »

Ces messieurs les catholiques sont vraiment d'une impudence rare, et il faut avouer que la cruauté du peuple pourrait donner une assez parfaite idée de l'infini, lorsque l'ouverture qu'il existe encore d'aujourd'hui d'individus qui tombent bêtement dans le piège des « pacifistes » catholiques.

Lorsque les membres de la religion de Léon viennent la bouche en cœur, protestant hautement de leur attachement indéfectible à la cause de la paix, qui nous permettent d'accueillir leurs affirmations avec tout le scepticisme qui convient à des gens qui ont conservé un souvenir exact des leçons du passé, car nous savons parfairement contrarie à la doctrine de paix de l'Évangile et de l'Eglise.

Ces messieurs les catholiques sont vraiment d'une impudence rare, et il faut avouer que la cruauté du peuple pourrait donner une assez parfaite idée de l'infini, lorsque l'ouverture qu'il existe encore d'aujourd'hui d'individus qui tombent bêtement dans le piège des « pacifistes » catholiques.

Lorsque les membres de la religion de Léon viennent la bouche en cœur, protestant hautement de leur attachement indéfectible à la cause de la paix, qui nous permettent d'accueillir leurs affirmations avec tout le scepticisme qui convient à des gens qui ont conservé un souvenir exact des leçons du passé, car nous savons parfairement contrarie à la doctrine de paix de l'Évangile et de l'Eglise.

Ces messieurs les catholiques sont vraiment d'une impudence rare, et il faut avouer que la cruauté du peuple pourrait donner une assez parfaite idée de l'infini, lorsque l'ouverture qu'il existe encore d'aujourd'hui d'individus qui tombent bêtement dans le piège des « pacifistes » catholiques.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du mépris et de la négligence avec lesquels elles l'ont traité.

Nous rappelons les accents impétueux du fameux Barrès, le glorieux défenseur des églises de France, l'homme qui emboucha la trompette guerrière tombée des lèvres défaillantes de ce fo du quatorze ans et qui faucha quatorze millions de vies humaines.

Nous ne savions, non plus, oublier le pacifisme de ce grand Benoît XV, qui déclarait paisiblement en 1915 : Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se puissent les unes les autres, par des carnages mutuels, du

# Est-ce l'ouragan final?

Le capitalisme subit la crise la plus grave qu'il ait jamais vécue. Sur tous les points du globe des événements considérables sont autant d'épisodes de l'évolution de la crise, inévitable dans un régime capitaliste, vers où ne sait quel dénouement. Quelles sont les solutions envisagées par le capitalisme pour rechercher un équilibre qui ne peut plus se retrouver dans le cadre des institutions bourgeois ? Comme chacun le sait, c'est au prolétariat seul qu'il vient en faire porter tout le poids : abaisser les prix de revient en réduisant les salaires ; faire monter les cours en détruisant des richesses nécessaires à la collectivité ; diminuer la maigre indemnité accordée aux chômeurs. En un mot, la méthode employée par le patronat consiste à abaisser le taux, pourtant peu élevé, du standard de vie de la masse des travailleurs.

Mais cette méthode égoïste, loin de réduire la crise, l'aggrave au contraire, en réduisant les capacités d'achat des individus.

Incapable de trouver les solutions propres à éloigner la crise pour toujours, et cela tient à sa nature même, le capitalisme s'achemine-t-il vers son agonie ? Nous croyons pas victoire trop rapidement, il lui reste encore une ressource pour échapper à cette finale inévitable : chercher contre ce que de nouveaux débouchés.

L'Exposition coloniale, le voyage du ministre des Colonies en Indochine montre l'orientation prise par le patronat pour écouter des produits qu'il ne vend et surtout ne peut pas distribuer aux producteurs même. Cette considération peut nous aider à comprendre les grands conflits internationaux entre concurrents et propres à recevoir notre civilisation. Ces conflits sont multiples : deux sont d'actualité : ceux de l'Inde et de la Chine.

## L'INDE

A notre civilisation matérialiste, l'Inde oppose une civilisation spiritualiste. L'Hindou, tout à sa pensée, ne s'intéresse guère aux progrès techniques de l'Orient. L'Angleterre voudrait amener sa colonie à notre civilisation, pour lui vendre toutes sortes de produits, en l'égalant industriellement.

L'Inde s'y refuse catégoriquement, elle ne veut pas se laisser entraîner dans l'engrenage de notre vie industrielle anti-naturelle où l'homme, devenu insatiable, est toujours à la recherche de nouveaux progrès destinés à lui assurer confort et bien-être ; elle le montre en boycottant les marchandises anglaises ; le capitalisme britannique réagit, invite Mahatma Gandhi à venir s'entendre à Londres ; celui-ci, venu d'une simple tunique, se nourrissant de lait de chèvre, flaire la piege, accepte l'invitation et se refuse à toute concession.

## LA CHINE

La Chine a donné naissance à un conflit qui dure depuis des dizaines d'années. Toute puissance « colonisera » ce pays. L'Inde est tenue du problème appelé « le conflit du Pacifique ».

La guerre russo-japonaise de 1904 écarta la Russie tsariste.

Après avoir équipé industriellement le Japon, les Etats-Unis vinrent leur ancien client du Japon rapidement un concurrent redoutable. Qui l'emportera des deux adversaires en présence ?

La réputation des Etats-Unis est faite depuis longtemps. Quand au Japon, disons simplement que la natalité de ce pays a porté le chiffre de sa population de 75 à 90 millions, en quelques dizaines d'années ; le culte de la patrie y est poussé à un haut degré, et le mépris de la mort y est enseigné.

L'invasion de la Mandchourie par les Japonais, pour des prétextes futile, est un épisode du « Pacifique ». L'Amérique observe attentivement les événements. Les Soviets seront dans quelques années une puissance industrielle avec qui il faudra compter ; ils entendent défendre leurs intérêts en Asie et l'affaire du chemin de fer chinois, en 1929, le prouve assez ; pour l'instant, ils restent dans l'expectative, mais, à toute éventualité, une armée soviétique puissante est massée à la frontière chinoise. Si le conflit ne se déclenche pas, ce n'est que partie remise.

Il se produira, il peut être de Japon et les Etats-Unis ; une ère de prospérité s'ouvrira ; mais si l'U.R.S.S. concentre ses efforts sur l'Europe, quelle seraient les réactions européennes ? Profitera-t-il de l'Asie pour chercher à en tirer toutes, avec un effet plus puissant ?

## ESPERANTISTO.

Les du Libertaire connaissent E. Armand, le directeur du journal, et ils savent qu'il a pris dans le courant anarchiste en citant l'Anarchiste à l'unique problème

Il nous avons plusieurs fois dit ce que nous pensions de sa théorie fameuse au sujet de la fumée de la cigarette amoureuse. Il paraît donc inutile de commenter un livre de ce camarade, puisqu'il ait bien Armand, qui ne se gêne point pour critiquer les autres, est d'une susceptibilité rare à son sujet et que tout commentaire auquel on se livre sur une de ses œuvres a pour résultat de mettre hors de lui si ce dit commentaire n'est point en sa faveur.

Cependant, comme Le Liseur n'a pas pour fonction de satisfaire les amours propres des auteurs, mais bien de renseigner les amis sur ce qui se publie, j'ai donc voulu savoir ce que contenait *Libertinage et Prostitution* (1), à seule fin de pouvoir vous en entretenir.

Tout d'abord, une remarque s'impose. Ce livre est édité avec une couverture qui le fait aisément passer pour un ouvrage pornographique. C'est bien dommage, car le livre ne l'est pas. Seulement, cela en fera peut-être vendre à certains vieux bougres qui se sentiront déjà émoustillés en contemplant l'image lubrique.

Ensuite, une grande partie de cet ouvrage avait paru en feuilleton dans le journal d'Armand ; mais la signature du directeur de l'*En-dehors* était accompagnée de celle d'Emilio Gante. Armand nous explique qu'il a pris pour base le travail de Gante, en l'élargissant la portée. Peut-être. Mais il aurait pu tout de même faire figurer son nom, car, enfin, la partie du travail de Gante est assez importante. Il est vrai que Armand est partisan de la reprise individuelle... Alors, tout s'explique !

Mais venons-en au livre lui-même. Le but que s'est proposé Armand est d'expliquer l'influence du fait sexuel dans la vie politique et sociale de l'homme pour servir à une « interprétation sexuelle de l'histoire ».

Et Armand nous donne en 480 pages un véritable complot contre l'U.R.S.S. S.

# Les avatars de Spoturno "l'ami du peuple"

Sous ce titre, le Réveil Ouvrier de Nancy, du 24 octobre, a publié un article assez curieux de Gabriel Gobron. Nous ne résistons pas au plaisir d'en donner quelques passages à nos lecteurs, persuadés que nous sommes qu'ils ne pourront trouver que du profit à sa lecture.

## La Rédaction.

Né à Ajaccio d'une blanchisseuse d'hôtel, né avec des cheveux rouges et des pieds longtemps nus à l'âge où l'on met des souliers, petit de taille, François se présente à Marseilles : *la bande St-Charles, l'affaire du café, l'affaire du porroquet*, trois événements qui marquent les débuts du jeune Spoturno.

C'est à Marseille que François Spoturno connaît le cœur d'une vendangeuse de parfumerie et commence à écrire. Mais Marseille ne suffisait pas aux ambitions de M. Spoturno, il réussit déjà de l'arriver dans la ville de l'Europe. Les touristes s'en furent à Louvre, chez M. Chauvet. M. Spoturno avait eu le nez creux et il osa tout ce qu'il est et tout ce qu'il a, à l'heureuse idée qu'en sa faveur il devait écrire. Il fut châtelain de Longchamp, et le reste. C'est-à-dire un aigle.

Vint la guerre. Jeune encore, mais patriote déjà, Coty ne la fit pas en première ligne. Vous l'avez deviné : profitant de la paix, il réussit à faire de l'arrache-pieds. Mais Marseille ne suffisait pas aux ambitions de M. Spoturno, il réussit de l'arriver dans la ville de l'Europe. Les touristes s'en furent à Louvre, chez M. Chauvet. M. Spoturno avait eu le nez creux et il osa tout ce qu'il est et tout ce qu'il a, à l'heureuse idée qu'en sa faveur il devait écrire. Il fut châtelain de Longchamp, et le reste. C'est-à-dire un aigle.

Les rencontres des ministériels : Mac Donald à Berlin, Brüning à Paris, Laval en Amérique, etc., sont les prétextes de la formation de trusts puissants qui se partagent les régions à exploiter, éliminant ainsi la concurrence. Cela n'empêche pas des pauvres bourses de confondre l'entente des représentants du capitalisme avec l'entente des peuples !

Quelle pitie pour les patriotes de tous les pays, hurlant contre les peuples voisins, incapables de discerner, dans leur haine aveugle, les trahisons de leurs chefs avec l'ennemi !

**LA CONFÉRENCE DU DESARMEMENT**

Les travailleurs n'ont rien à gagner et tout à perdre dans une guerre. Mais, hélas ! ce ne sont pas eux qui s'engageront à l'arrache-pieds.

L'effort des pacifistes sera insuffisant. Il ne suffit pas de désirer la paix et de céder pour l'avoir ; il est nécessaire d'étudier les problèmes actuels dans leurs aspects mondiaux.

De même que les membres des sociétés philanthropiques bourgeois ont un cœur trop étroit pour y contenir l'humanité tout entière, les pacifistes ne mettent pas leur cœur à la mesure des événements dans leur portée universelle : ils font du bruit, déclarant sur tous les tons qu'ils veulent la paix, mais ils ne cherchent pas les causes véritables et profondes de la guerre. Simon, ils s'apercevraient comme nous que le capitalisme est la cause fondamentale de la guerre.

Pour avoir la paix, il faut supprimer le capitalisme.

Le pacifisme bel et bien, quoique marquant un progrès réel et appréciable dans les mentalités, n'est pas à la hauteur du travail à accomplir et sera impuissant à déterminer une issue heureuse de la guerre.

Il s'acharne contre les bolchevistes. Simplic question de boutique à Marseille : « C'est quoi ce Coty ? » C'est que ceux-ci, malgré les Semaines Coty, n'avaient pas assez réduit les odeurs, n'achevaient pas assez. Quand M. Coty parle du bien public, de l'intérêt national, vous pouvez gratter : l'ambaque de 1914 à 1918 cherche prosaïquement son intérêt. Il arrive que celui-ci coïncide avec celui du pays. Mais pas toujours ! Oh ! non...

Ainsi M. Coty devait *dix millions de bénéfices de guerre* sur les œuvres vendues pour soutenir le moral de la nation au sein du front séparé que les Corse avaient chèrement vendu à leur Napoléon, lui fut retiré à une énorme majorité, alors que le roublard avait déjà signé des mois entiers, les articles d'Urbain Gohier : François Coty, sénateur de la Corse. Il était venu au ministre du Commerce, voire président de la République !

Il s'acharne contre les bolchevistes. Simplic question de boutique à Marseille : « C'est quoi ce Coty ? » C'est que ceux-ci, malgré les Semaines Coty, n'avaient pas assez réduit les odeurs, n'achevaient pas assez. Quand M. Coty parle du bien public, de l'intérêt national, vous pouvez gratter : l'ambaque de 1914 à 1918 cherche prosaïquement son intérêt. Il arrive que celui-ci coïncide avec celui du pays. Mais pas toujours ! Oh ! non...

Ainsi M. Coty devait *dix millions de bénéfices de guerre* sur les œuvres vendues pour soutenir le moral de la nation au sein du front séparé que les Corse avaient chèrement vendu à leur Napoléon, lui fut retiré à une énorme majorité, alors que le roublard avait déjà signé des mois entiers, les articles d'Urbain Gohier : François Coty, sénateur de la Corse. Il était venu au ministre du Commerce, voire président de la République !

Il s'acharne contre les bolchevistes. Simplic question de boutique à Marseille : « C'est quoi ce Coty ? » C'est que ceux-ci, malgré les Semaines Coty, n'avaient pas assez réduit les odeurs, n'achevaient pas assez. Quand M. Coty parle du bien public, de l'intérêt national, vous pouvez gratter : l'ambaque de 1914 à 1918 cherche prosaïquement son intérêt. Il arrive que celui-ci coïncide avec celui du pays. Mais pas toujours ! Oh ! non...

Le reste du prolétariat, éduqué et conscient, emploie le meilleur de ses forces et de son temps à se diviser et se quereller sur des détails.

Et, pourtant, les conditions actuelles sont révolutionnaires ! Le capitalisme chancelant, désorganisé, ne s'est pas encore résolu au moins vers une révolution, mais, à toute éventualité, une armée soviétique puissante est massée à la frontière chinoise. Si le conflit ne se déclenche pas, ce n'est que partie remise.

Le capitalisme en est-il vraiment échappé ? Il a tenté d'arrêter le brûlage davantage du prolétariat. Voyez la passivité des travailleurs devant la crise, il s'efforce et réussit partout à diminuer et même supprimer les institutions sociales péniblement acquises au cours de dizaines d'années de luttes et de sacrifices.

## ET LE PROLETARIAT ?

Les neuf dixièmes du prolétariat ne intéressent pas du tout de son propre sort : boire, manger, fumer, faire des gosses semblent être tout son idéal, déterminé qu'il est par la société à n'en pas avoir de plus élevé.

Le reste du prolétariat, éduqué et conscient, emploie le meilleur de ses forces et de son temps à se diviser et se quereller sur des détails.

Et, pourtant, les conditions actuelles sont révolutionnaires ! Le capitalisme chancelant, désorganisé, ne s'est pas encore résolu au moins vers une révolution, mais, à toute éventualité, une armée soviétique puissante est massée à la frontière chinoise. Si le conflit ne se déclenche pas, ce n'est que partie remise.

Le capitalisme en est-il vraiment échappé ? Il a tenté d'arrêter le brûlage davantage du prolétariat. Voyez la passivité des travailleurs devant la crise, il s'efforce et réussit partout à diminuer et même supprimer les institutions sociales péniblement acquises au cours de dizaines d'années de luttes et de sacrifices.

## GABRIEL GOBRON.

Il reste quelques volumes à... 10 fr. net

